***Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?***

*La Retirada*. C'est ainsi que les familles de républicains victimes du *golpe* (le coup d'état fasciste de Franco) nommèrent cette longue marche vers l'exil forcé qui, à travers l'hiver pyrénéen, devait les conduire - non pas vers une liberté nouvelle - mais vers des camps cerclés de barbelés, tels celui d'*Argelès* de sinistre mémoire (le plus *fameux* d'entre-eux, si j'ose dire par lugubre antiphrase ... mais pas le seul !)

Femmes, enfants, vieillards, affamés et misérables, dépouillés de tout, accompagnent la colonne des hommes harassés et vaincus, laissant derrière eux *l'Espoir* (avec la majuscule du roman de Malraux) en même temps qu'une terre natale que beaucoup ne reverront plus.

Il existe de multiples témoignages photographiques de ce drame humain, dont celui de Robert Capa *engagé* (avec son seul appareil photo) aux côtés des combattants républicains (et qui laissera à Escurial*,* dans la province de Madrid, la dépouille de Gerda Taro, sa compagne aimée, photographe comme lui)

Camp d'Argelès-sur-Mer - mars 1939 - photo Robert Capa

(Plus de 200 000 réfugiés espagnols transiteront dans ce camp ... auxquels s'ajouteront bientôt juifs, tziganes et *ressortissants de* *pays* *ennemis*. 75 000 hommes, femmes et enfants y sont régulièrement *internés*. À partir d'août 1940, le gouvernement de Vichy *livrera* directement plusieurs milliers de ces hommes aux camps d'extermination nazis dans lesquels, affublés d'un triangle bleu marqué de la lettre S, près de 7 000 espagnols périrent)

[*El llarg cami de l'exili* - En memoria del exiliats del camp d'Argelers](http://www.youtube.com/watch?v=uPMDXLA9VuA)

(*Le long chemin de l'exil* - En mémoire des exilés du camp d'Argelès)

Des photos donc pour *donner à voir* la réalité de cette tragédie, mais (à ma connaissance) il existe en parallèle peu d'œuvres picturales d'artistes d'un certain renom à avoir proposé une vision personnelle de cette errance désespérée.

Pour ce qui est des *horreurs de la guerre*, on pense évidemment tout de suite au *Guernica* de Picasso (lequel refusa pour sa part de refouler le sol de sa patrie originelle du vivant du *Caudillo* ... qui mourut un an après lui !) Guernica, ville martyre, éloquent prélude à cette *chronique d'une mort annoncée* ... dans la quasi indifférence pourtant des démocraties européennes. Il n'y a pas plus aveugle que celui qui ...

*Guernica* - Picasso - 1937

Mais rares sont donc les témoignages peints de cet exode de masse qu'un autre (dont il était pourtant le funeste augure), franco-français celui-là, se chargera de faire rapidement effacer des mémoires (parfois volontairement oublieuses)

C'est dire André, si cette ***Halte des réfugiés espagnols*** que j'ai découvert dans le billet du 25 mai (et qui accompagne la très belle lettre de Simone Jouglas) a aussitôt retenu mon attention.

Deuxième Halte des réfugiés espagnols. 1946-47.

Première petite remarque, tu signales là une seconde *Halte*. Tu connais (ou supposes) donc l'existence d'une première ... qui lui serait éventuellement antérieure. Si tu en retrouves un jour un jour la trace, il sera intéressant d'en observer le millésime. Celle-ci ayant était datée par Serge (sans doute ultérieurement, ce qui explique cette petite imprécision) de 1946/47. Donc bien après l'année 39 qui est celle de *la Retirada*.

Désastre auquel l'auteur de cette toile n'a d'ailleurs vraisemblablement pas pu assister comme témoin direct ... puisque ce n'est qu'au printemps 1941 qu'il s'installera un temps dans le sud-ouest, à la ferme du *Vallon*, à quelques kilomètres de Montauban (album du *Poivre d'Âne* dixit).

Cela me conduit à émettre trois petites hypothèses. Soit Serge peint là une scène qui lui a été rapportée et dont le récit l'aura touché. C'est, pourrait-on se dire, assez improbable ... mais c'est cependant de cette manière qu'il réalisera en 1950 *La mort du* *camarade*. Soit, plus plausible à mes yeux, il s'agit dans cette scène de réfugiés *libérés* des camps au cours des mois qui suivirent leur arrestation. Des femmes et des enfants surtout (Argelès, par exemple, ferma ses portes en septembre 41et si une majorité d'internés sont alors transférés dans d'autres camps, certains parmi eux sont jugés suffisamment inoffensifs pour être rendus à la vie civile)

Réfugiés que Serge et son frère Aldo peuvent très bien abriter à ce moment-là car tous deux habitent à présent la campagne du *Vallon*.

Soit enfin, dernière supposition, nous avons ici affaire à la *deuxième vague* de cette immigration ibérique. Celle qui reprit peu après *la Libération* de la France (années *46/47* et suivantes, ce qui serait en cohérence avec la datation du tableau) période au cours de laquelle, notre république convalescente accueillit cette fois bien volontiers des mains fort utiles à la reconstruction de nos propres *décombres.*

(On a eu coutume de qualifier cette seconde migrationd*'économique*. Tous ces gens là fuyant effectivement la misère ... mais aussi - et surtout - la dictature. Une dictature féroce qui longtemps encore pourchassa, arrêta, tortura et *garrota* ceux de ses enfants qui, des années auparavant, s'étaient dressés contre elle. Et c'est pourquoi ces nouveaux exilés furent parfois durablement appelés *réfugiés*)

Mais dans cette dernière hypothèse la présence des hommes aurait été *centrale*. Or, dans ce tableau, ce sont des femmes et des enfants qui nous font face.

Ainsi, l'homme (jeune) debout, plus qu'un adulte (qui serait père d'une famille déjà nombreuse !) me semble plutôt être un grand-frère (il est d'ailleurs plus petit que la femme à ses côtés) ... ce qui me paraît aller dans le sens de la seconde conjecture, celle de familles libérées des camps ... mais sans les hommes \* (ceux qu'en s'en défiant on appelait alors : *les* *rouges* !)

Quoi qu'il en soit, si ce n'est *le parti des vaincus* que rallie ouvertement le peintre ... pas plus que dans *La mort du camarade* il ne fera sienne la cause de la résistance armée (Simone Jouglas signale toutefois *parmi les noirs et les bruns* de cette *Halte* l'éclat d'un foulard couleur *coquelicot ...* et c'est là le choix de ce même peintre qui naturellement demeure maître de sa palette ... et reproduit sans rien y changer le rouge qu'il a sous les yeux ... voire même qu'il imagine) si ce n'est donc le parti, c'est - pour le moins - son parti-pris *à leurs* *côtés* qu'exprime clairement cette toile.

Je pense ici à certains tableaux des frères Le Nain dont le sujet n'est pas le dénuement des paysans dont ils ne nous cachent pourtant rien ... mais leur inaltérable dignité.

*Famille de paysans dans un intérieur* - Le Nain (Louis ?) - circa 1642

P*arti-pris* d'un homme (Je n'ose écrire *humanisme* qui est un bien grand mot ... parfois incompris) qui nous *donne* donc *à voir*. Mais sans le moindre voyeurisme. *Ces femmes et ces enfants ne me sont pas* étrangers*, ils sont un autre moi-même* ... aurait pu dire Le Nain. Et Serge Fiorio pareillement.

De même que *La mort du camarade* ne peut laisser planer le moindre doute sur la *fraternité* qui s'y exprime pour ceux du maquis ... même si, pacifistes, les frères Fiorio se refusent personnellement au *choix des armes*.

Ainsi, par cet identique sentiment exprimé, ces deux tableaux sont *frères d'âmes*.

Tous deux, à une même époque tragique, marquent par ailleurs une irruption de *l'Histoire* dans la peinture de Serge, laquelle intrusion fait exception remarquable dans son œuvre.

Ici et là, ce sont des victimes d'un pouvoir totalitaire, et qui ont choisi d'y résister, dont ces portraits témoignent.

*Le camarade mort* - 1950

Ici comme là, il s'agit d'un groupe resserré, solidaire. Silencieux et digne.

On peut apercevoir dans ce tableau des *camarades* une femme qui nous regarde *droit dans* *les yeux*. Sans doute est-ce la mort de celui qu'elle aime qui explique sa présence parmi les hommes (représentés sans armes, mais dont on devine qu'à d'autres heures du jour ils peuvent être des combattants) C'est d'ailleurs à elle que revient de soutenir une dernière fois sa tête dans sa main ...

C'est une dignité semblable et une même force (nées d'un autre désespoir, d'une autre perte définitive) qu'expriment ces femmes réfugiées. Et que leurs enfants aux visages immuables nourrissent d'une égale gravité.

Tableaux tous deux couchés sur la toile des années après le drame, comme si, à son tour, ce peintre qui aimait tant rêver, avait voulu se libérer - ici comme là - de quelques sombres nuées ...

En en faisant ainsi *témoignage commun*.

\* \* \*

Un dernier *point de vue* sur cette *Halte*. Quittons pour cela les personnages pour nous intéresser un peu au paysage visible par les deux fenêtres qui s'ouvrent dans leurs dos, à leur gauche et à leur droite.

Le cliché est imprécis, et peut-être n'est-ce alors qu'une simple illusion, mais dans cette ouverture de gauche (celle du passé ?) parmi les collines je crois distinguer (Simone Jouglas évoque *un château mystérieux*) de possibles habitations en ruines (par delà les Pyrénées, celles d'une Espagne ravagée?) A droite par contre (allégorie d'une future *vie devant soi* ?) un village bien établi.

L'espérance à l'horizon, *malgré tout* (c'était là une maxime chère aux *Contadouriens*) nous dirait à sa façon le peintre, à l'exacte période (1946/47) où, lui-même - au cœur d'une semblable famille d'exilés solidement unis entre-eux - vient de prendre racine à Montjustin.

France, *terre d'accueil* ...

G.A

Mai 2014

\* Quant à ces hommes, aux heures de la déroute française, les autorités militaires leur proposèrent d'incorporer la légion étrangère ... *en échange* ( ) de leur sortie des camps (un grand nombre d'autres, profitant du chaos ambiant, prirent la fille de l'air afin de rejoindre les maquis dont ils constituèrent rapidement les premiers embryons opérationnels) Passés par les garnisons françaises d'Afrique du Nord, certains de ces surprenants légionnaires (peu taillés dans leurs convictions pour l'ordre militaire ... mais antifascistes déterminés) furent dès novembre 42 (date du débarquement sur les côtes africaines) sollicités pour intégrer la *Division* *Leclerc.* C'est ainsi que les anarchistes de *La Nueve* (en uniforme français !) dont les chars se nommaient *Madrid*, *Teruel*, *Ebro*,

*Brunete* ... et *Guernica* ! (*Don Quijote* également !) furent les premiers à pénétrer dans Paris au soir du 24 août 1944.

Mais *c'est* déjà (presque) *une autre histoire* ...

<http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Nueve>